

L'OMNIBUS paraît tous les Mercredis et Samedi de chaque semaine et se vend dans les rues pour trois sous; on reçoit aussi des souscriptions au prix de un piastre et demi par année, les six premiers mois gratuits d'annonce.

On ne reçoit pas d'abonnement pour moins de six mois.
On reçoit aussi des annonces.

L'OMNIBUS

JOURNAL POUR TOUS.

Bureaux et administration, 25 rue Saint-Vincent.

Toutes lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

Toutes lettres, correspondances ou communications quelconques devront être adressées à SENECALE FRÈRE, imprimeurs-éditeurs.

L'OMNIBUS est en vente chez les principaux libraires de cette ville.

ATELIERS TYPOGRAPHIQUES DE SENECALE ET FRÈRE.—On exécute à ces ateliers toute espèce D'OUVRAGES DE VILLE, ainsi que LIVRES, PAMPHLETS, etc., avec goût, et à des prix modérés.

Montréal, Mercredi, 31 Octobre 1860.

En considération des fêtes de la Toussaint et du jour des morts, l'*Omnibus* ne paraîtra qu'une fois cette semaine.

EXÉCUTION DE BRAINERD.

(Correspondance particulière de l'*Omnibus*.)

Trois-Rivières, 26 oct. 1860.

Mon cher Ascanio,

Tout d'abord une question, je te prie. Notre grand confrère du *Pays* lit-il l'*Omnibus* ?

Là-dessus, je te vois lever les épaules et dire avec mauvaise humeur: "qu'en sais-je ? cela m'est parfaitement égal" (égal). S'il ne lit pas l'*Omnibus*, je suis assez mortifié, afin de le critiquer, de lire ses *tartines* qui me paraissent plus indigestes que jamais, surtout depuis qu'elles sont servies aux lecteurs toutes chaudes sur du papier de seigle."

Ascanio, sache donc que je te demande cela pour en arriver à te dire que M. du *Pays* rira sans doute dans sa barbe, s'il lit l'*Omnibus* bien entendu, en voyant cette correspondance datée de Trois-Rivières. Ne nous accordant aucune importance, M. Médéric ne suppose pas que, quoique soldat de la petite presse, nous puissions jouir des mêmes immunités que les vétérans de la grande presse, c'est-à-dire qu'il ne croira pas qu'en sa qualité de rédacteur-copropriétaire de l'*Omnibus*, Nemo; autrement dit moi, soit allé à Trois-Rivières pour enregistrer les derniers moments du malheureux Brainerd, condamné à mort pour avoir tué sa mère. Et cependant tel est le cas. Sur ce, entrons en matière.

Le *Victoria* qui m'emmena jeudi-soir, avait à son bord un grand nombre de personnes qui se rendaient à Trois-Rivières... pour voir mourir un homme! Je rencontrai plusieurs rapporteurs de la presse anglaise, entre autres M. Tetu de la *Gazette* et M. Rollo Campbell du *Pilot*; la *Minerve* s'était également fait représenter. Arrivés à Trois-Rivières, vers une heure du matin, nous descendîmes, ces messieurs et moi à l'hôtel St. Maurice, tenu par M. Vanasse, excellent hôtel qu'entre parenthèse je te recommande dans le cas où tu ailles à Trois-Rivières. Toi qui aimes le confortable, tu te trouveras pleinement satisfait. Naturellement, à peine arrivé, je me mis au lit, le voyage m'avait un peu fati-

gué et puis, le lendemain-matin de bonne heure, je me proposais d'aller faire une visite à la prison.

Vendredi, 26 octobre, est un jour dont se souviendront longtemps les habitants de Trois-Rivières; jour triste et mémorable, car il leur aura procuré le hideux spectacle d'une exécution capitale. Ce jour qui venait de se lever, avec des dispositions pluvieuses, a sans doute été le premier de plus d'un enfant accueilli avec bonheur à sa naissance par un père et une mère, tandis que Brainerd ne devait pas le voir arriver à son déclin. Que de réflexions, ce simple contraste ne nous inspire-t-il pas? Telle est l'image de la vie cependant: riante, parsemée de fleurs pour les uns; triste, solitaire, ardue pour les autres; une tombe à côté d'un berceau! Et le monde toujours marche, et la terre continue toujours sa rotation sur elle-même.

Grâce à l'obligeance de M. le Shérif Ogden, j'obtins une permission spéciale pour entrer à la prison et y voir le malheureux qui allait payer de sa vie le crime qu'il avait commis envers la société. Je me rendis donc à la prison, ce réceptacle du vice et de la misère! Je m'attendais à pénétrer jusque dans la cellule de Brainerd et à pouvoir m'entretenir quelques instants avec cet homme qui allait dire adieu à l'existence. Mais, il me fallut me borner, comme les autres, à l'examiner à travers les barreaux de son cachot. C'était un homme assez fort, d'une bonne constitution et d'une taille de 5 pieds 6 pouces. Il paraissait âgé d'environ 43 ou 45 ans. Il portait une longue barbe. Ses traits étaient empreints de rudesse, mais sa physionomie décelait une certaine intelligence. Lorsque j'arrivai à la porte de sa cellule, Brainerd était entrain de se promener de long en large, les bras croisés sur sa poitrine, paraissant méditer profondément. Et le malheureux devait ne pas manquer de sujets de méditation dans ce moment suprême, car chaque minute qui s'écoulait le rapprochait de l'éternité. En me voyant, il arrêta d'abord sa marche, m'examina fixement, puis, sans articuler une parole, il continua à se promener. De mon côté, j'examinais Brainerd et je ne remarquais aucune trace visible d'émotion qui pût se lire sur son visage. La mort ne semblait nullement l'effrayer, il paraissait au contraire calme et tranquille.

Lorsque je revins dans la salle d'attente, où plus de cinquante personnes privilégiées étaient réunies, j'eus l'occasion de parler au geolier qui me donna divers détails très intéressants sur Brainerd. Depuis son entrée en prison, le malheureux était resté sourd à toutes les exhortations qu'avient pu lui faire les ministres de la religion. Il était athée et ne cessait de blasphémer contre Dieu et ses serviteurs.

En face d'un endurcissement aussi grand, naturellement la première pensée de chacun

était de se demander si Brainerd n'était pas fou.

Des pétitions avaient été adressées au gouvernement pour obtenir la commutation de sa peine. Toutes furent repoussées. Encore dernièrement, MM. Rollo Campbell et Milner, chez lesquels, Brainerd avait travaillé, avaient intercédé en sa faveur auprès du général Williams, j'ai lu de mes propres yeux la réponse négative qui leur fut envoyée par le télégraphe par M. Carter. Brainerd avait été examiné par plusieurs médecins, qui tous avaient déclaré que, s'il pouvait avoir des accès de folie et de frénésie, il savait cependant distinguer le bien du mal.

Quant à lui, jamais il ne cessa de répéter qu'il était innocent et que la personne qui, avant de mourir, avait fait un témoignage aussi fort contre lui n'était pas sa mère. "Je suis une victime, qu'on immole, disait-il. Lorsque je mourrai, on verra des choses étonnantes!" Depuis un jour et demi, Brainerd n'avait voulu prendre aucun aliment. "I am strong enough to die." Je suis assez fort pour mourir, repoussait-il.

Vers 10 h., il fit appeler M. le shérif Ogden qui avait toujours été excellent envers lui, et après lui avoir demandé à qui appartenait son corps lorsqu'il serait mort, il lui dit qu'il lui remettrait une pièce de \$20 en or qu'il conservait précieusement, afin que sa dépouille mortelle pût être envoyée à ses amis, résidant à Melbourne. Le shérif lui promit d'accomplir sa dernière volonté, puis il ajouta:

— Brainerd, songez que vous allez bientôt mourir, repentez-vous, écoutez un prêtre.

— A quoi bon ? lui répondit Brainerd. L'âme meurt avec le corps!

A onze heures, le condamné fut tiré de son échot. Les mains liées derrière le dos, et d'un pas ferme et assuré, il gravit les marches de l'escalier conduisant au 3e étage, à une fenêtre duquel était établie la potence. Le temps était pluvieux; plus de deux mille personnes, pataugeant dans la boue, attendaient patiemment depuis 9 heures le moment du supplice. Permetts-moi de te dire, que je n'ai jamais compris cette curiosité avide qui anime hommes et femmes quand il s'agit de voir pendre un condamné. Je ne crois pas, pour ma part, que ce hideux aspect soit salulaire pour la foule, car on finit par s'y habituer. La potence devient un spectacle comme un autre, offrant cependant un peu plus d'émotion. Pouché!...

Le bourreau, deux hommes de police, le Dr. Badeaux, le shérif, M. l'abbé Caron et un ministre protestant, quatre reporters de la presse et moi, voilà les seules personnes qui étaient auprès de Brainerd, à l'heure de sa mort. Arrivés dans la funèbre chambre, il nous regarda, mais ne nous adressa pas la parole. Le bourreau, petit homme fort et trapu,